

Entretien avec Bagirinka Bellancille
Ntarama, Rwanda, région du Bugesera, le 13 juillet 2002,
par Cécile Grenier et Vénuste Kayimahe

*
* *

Vénuste Kayimahe (VK) : On va commencer. Tu vas me dire comment s'est passée ton enfance, comment tu as grandi.

Bagirinka Bellancille (BB) : J'ai mal grandi.

VK : Tu as mal grandi, mais tu as quand même vécu.

BB : Je suis née dans un lieu appelé Bukamira, c'était dans la province de Bufundu, plus tard dans la province de Gikongoro, c'est là le lieu d'origine de ma mère, la commune s'est appelée plus tard Rukondo. Mon papa je ne l'ai pas connu, on était deux enfants, moi et ma grande sœur. Ma grande sœur est morte plus tard, juste à la naissance de son premier enfant et moi j'étais une jeune fille nubile. Mais maman était allée chercher un autre mari avec moi et ma grande sœur du côté de Butare. Nous étions toutes les trois à Butare chez son nouveau mari, et là nous y avons vécu très mal moi et ma grande sœur. Nous avons dû aller travailler comme servante chez les Tutsi, c'était pour remplacer notre beau-père, le mari de maman. Ma sœur y allait pour une semaine. Au bout d'une semaine, je la relayais jusqu'à ce que ma sœur se marie. Alors quand ma sœur s'est mariée, je suis restée seule à faire la servante chez le Tutsi. Parce qu'à l'époque, le Hutu ou le Tutsi qui était pauvre, pas aisé, qui était moins riche que le chef et le sous-chef, allait travailler comme serviteur pour obtenir une vache plus tard [en échange de ses services, NdT]. Parce que le Tutsi allait servir chez un chef ou un sous-chef, et après il avait quelqu'un qu'il déclamaient comme étant celui qui lui avait donné une vache [c'était un signe de fierté pour la plupart des gens, NdT]. Moi, mon patron ou maître s'appelait Athanase Kazitunga. C'est lui qui nous avait prises comme serviteurs mais nous travaillions et rentrions chez nous, chez notre beau-père [au bout d'une semaine, NdT]. Puis ma sœur s'est mariée. Puis elle est morte après son premier accouchement. Mais cet enfant vit toujours, maintenant c'est un vieux monsieur. Et donc, à la mort de ma sœur, moi je l'ai remplacée comme épouse de son mari. C'était à l'époque assez ancienne, une époque de misère, je me suis mariée en 1958, c'est à ce moment-là que ma sœur venait de mourir, et mon premier enfant, mon aîné, je l'ai eu en 1959. Le référendum, j'ai voté au référendum, je portais mon aîné sur le dos à ce moment-là. Nous avons continué de vivre comme ça, c'était une période vraiment de misère, de pauvreté, très dure, et puis j'ai fait d'autres enfants, le puîné c'était un garçon, l'aîné aussi ainsi que le troisième. La quatrième naissance c'était une fille, la cinquième également et le sixième accouchement ce fut deux jumelles. Ces deux jumelles, quand le génocide est arrivé, l'une était enseignante et l'autre infirmière. La septième naissance c'était une fille qui avait le même prénom que Cécile, Mukanyandwi Cécile. Et moi je m'appelais Bellancille. Et lorsque le génocide est arrivé, j'avais fait dix accouchements. Mon dernier né (le cadet de mes enfants) est né en 1984. Le huitième accouchement, c'était deux jumeaux. Ils vivaient encore pendant le génocide, ils

étaient écoliers.

VK : La dixième naissance ?

BB : Les deux garçons, les jumeaux, étaient encore écoliers. C'était le huitième accouchement, le dernier aussi. Celles qui avaient terminé leurs études, c'étaient les jumelles : l'une était enseignante et l'autre était infirmière. Mon neuvième accouchement c'était une fille. Le dixième accouchement, j'ai donné un garçon et puis j'ai arrêté. Durant toute cette époque, j'étais avec mon mari et je n'avais aucun problème, nous avions de quoi vivre en étant de simples Rwandais, nous labourions nos champs qui produisaient, nous vivions comme de simples gens. Nous étions des agriculteurs, nous n'avions pas d'emploi rémunéré. Il y avait très peu de gens qui pouvaient trouver un emploi rémunéré. Et nos enfants grandissaient normalement, et au moment où l'on pensait qu'on allait se reposer, au moment où nous pensions qu'ils allaient nous aider dans notre âge avancé, le génocide les a tous emportés.

VK : Ils étaient combien en tout ?

BB : J'ai eu dix accouchement mais en dix accouchement ils étaient douze parce qu'il y avait des jumeaux. Mes deux premiers garçons étaient mariés ainsi que les filles qui étaient nées en quatrième et cinquième position. Les jumelles du sixième accouchement étaient elles aussi des femmes. Alors le génocide est venu et quand le génocide a commencé nous avons quitté notre village pour nous rendre à Simbi qui était très loin.

VK : C'était quoi le nom de votre colline [village] ?

BB : Notre colline s'appelait Kabuye.

VK : C'était dans quelle commune à cette époque ? C'était la région de Maraba, donc ça devait être la commune de Maraba ?

BB : Oui, c'était la commune Maraba et la colline c'était Kabuye. Nous avons quitté la colline en courant, nous nous cachions dans des fourrés et on nous débusquait, on nous pourchassait. Et puis ils nous prenaient en nous disant qu'ils nous amenaient à Simbi. Ils ont dit qu'ils nous amenaient à la mission de Simbi pour nous protéger là-bas. Nous y sommes arrivés mais en cours de route, ils nous tapaient, nous donnaient des coups. Ils nous donnaient des coups dans le dos tu t'écroulais. Mon cadet, je le portais dans le dos, il était bien âgé mais je le portais dans le dos et ils l'ont tué dans mon dos.

VK : Il avait quel âge ?

BB : Il était né en 1984.

VK : Et il ne savait pas marcher ?

BB : Il pleurait quand on courait et tu étais obligé de le prendre dans les bras ou dans le dos, parce qu'il criait : « *On nous tue ! On nous tue !* ». Alors tu le portais pour courir. Et quand

je le prenais dans mon dos, ils m'ont donné un grand coup de bâton dans le dos, c'est là qu'ils ont tué mon enfant dans le dos, et ça me fait mal encore et c'est à ce moment-là que mon enfant est mort. Alors il est mort comme ça, et nous avons abandonné le corps là et nous avons continué.

VK : Vous avez laissé le corps là à l'endroit où il était mort ?

BB : Oui, ça se passait comme ça. Ils donnaient des coups aux gens et ceux qui mourraient on les abandonnait là et on continuait de courir. Et ils continuaient à nous pousser en avant pour continuer la route sous les coups qu'ils nous donnaient dans le dos et nous sommes arrivés à l'église de Simbi. Et arrivés à l'église de Simbi, ils nous ont dit qu'ils allaient nous protéger et que ceux qui n'avaient pas encore été baptisés il fallait qu'ils se fassent baptiser. Ils ont oint les gens en leur disant qu'ils allaient les baptiser. Au moment où ceux qui allaient être baptisés se dirigeaient vers l'autel, parmi eux figuraient mes petits-enfants et c'est à ce moment-là qu'ils nous ont balancé des grenades. Dès que les grenades ont été balancées dans l'église, le curé a levé les bras comme pour se rendre et puis il est parti. Lui était Hutu, il n'était pas de ceux qui étaient pourchassés. Alors il est parti et les attaquants se sont mis à massacrer tous ceux qui étaient dans l'église. Ils ont balancé les grenades et quand celles-ci ont été épuisées, ils ont lancé de l'essence. Ils ont cassé les vitres et ils ont lancé de l'essence. Tu te tournais vers une fenêtre et tu étais brûlé à la face, tu te retournais dans l'autre sens et tu étais brûlé dans le dos. Quand les gens étaient brûlés, ils tombaient. Moi je regardais là [devant moi, NdT]. Quand les habits s'enflammaient tu t'écroulais par terre. Moi, ce qui m'a sauvé, c'est que j'ai été brûlée cette partie d'en haut du corps aux mains et au tronc, si je n'ai pas été brûlée sur l'autre partie c'est parce que j'ai déchiré mon vêtement et que j'ai jeté l'autre partie. J'avais un pull, c'est ça qui m'a brûlé le tronc et les bras. Je suis tombée, je me suis écroulée au milieu des autres corps. Je n'ai pas su quand on m'a fait quitter l'église où se trouvaient les autres corps. Les massacreurs, ils n'étaient pas là tout le temps. Quand il pleuvait, ils rentraient chez eux. Ceux qui n'étaient pas morts et qui pouvaient marcher se sauvaient au cours de ces instants-là de pluie. Mais ceux qui parvenaient à sortir de l'église, à fuir, étaient poursuivis et mouraient dans les collines.

VK : Est-ce qu'en ce moment-là, il a plu ?

BB : Oui, il a beaucoup plu en ce moment-là. C'était la période de grande pluie et en ce mois d'avril, il a beaucoup plu. Et donc, chaque fois qu'il pleuvait, les assassins se retiraient. Quand la nuit tombait, ils se retiraient, ils ne massacraient pas la nuit. Et ceux qui pouvaient marcher se sauvaient pendant la nuit, et c'est ceux-là que tu entends qui sont rescapés aujourd'hui. Ceux-là qui sont rescapés sont ceux qui s'enfuyaient la nuit, ils allaient de colline en colline, beaucoup ont été massacrés en route. Dans l'église, il y avait énormément de morts. Mais il y en avait qui n'étaient pas morts et qui pouvaient se sauver pendant la nuit. Pour moi, je ne sais pas. J'ai entendu que c'était la Croix-Rouge qui m'a prise et m'a emmenée jusqu'au Burundi. Moi, le génocide je l'ai vu arriver mais je n'ai pas su quand il s'est terminé. La dernière chose dont je me souviens, c'est l'attaque dans l'église quand on se trouvait dedans. Lorsque j'ai repris connaissance, ce que j'ai vu c'était un lieu où il y avait des rideaux blancs. J'ai vu qu'on m'avait recouverte d'un grand drap blanc et ils le soulevaient pour m'opérer et après on lavait mes plaies. Je suis arrivée là-bas, c'était en 1994. Je dis 94 car je ne sais pas exactement dater à quelle époque je suis arrivée là-bas.

Et j'ai quitté le lieu [l'hôpital, NdT] en 1999.

VK : Tu étais toujours à l'hôpital en 99 ?

BB : Oui, je me trouvais encore là-bas, je suis restée là étendue très longtemps. Je ne pouvais pas tenir debout, chaque fois qu'on me mettait assise, je m'écroulais. On a continué la rééducation, on m'a réappris à tenir debout aussi. Par après, on m'a ramenée chez moi. Donc, on m'a ramenée chez moi, je suis arrivée sur ma colline à Maraba. Quand j'ai repris connaissance, ils ont commencé à me demander où c'est chez moi. Je leur disais, ils ont pris des notes. Ils me demandaient ce qui c'était passé. Je leur disais, ils prenaient des notes. Et puis on m'a appelé un jour et ils m'ont dit « *Demain tu rentres chez toi* ». Quand on m'a annoncé cette nouvelle, je suis retombée dans le coma. Ce jour-là ils ne m'ont pas ramenée. Ils m'ont surprise une autre fois, plus tard, quand j'avais repris connaissance et que j'étais mieux. Et là, un véhicule est arrivé de la Croix-Rouge. On m'a embarquée dedans et on m'a ramenée.

VK : Donc tu as passé cinq ans comme ça ?

BB : Oui, je suis rentrée au cours de la cinquième année. L'an 2000 m'a trouvé là chez moi. Quand j'y suis arrivé, j'ai retrouvé un enfant, un garçon. C'était mon troisième garçon.

VK : Comment s'appelait-il ?

BB : Il s'appelait Claude Ntakirutimana.

VK : Ce n'était pas lui le cadet ?

BB : Non, c'était mon troisième garçon et d'ailleurs c'était mon troisième enfant. Il était « local defense » [sorte de policier municipal, NdT] et il travaillait en commune Muhira. Mais il est revenu vivre avec moi. Plus tard, son grand frère est réapparu, celui-là dont je suis la tante maternelle, mais en même temps c'était mon enfant. C'est bien mon enfant car il n'a pas connu sa mère, sa mère est morte à l'accouchement et c'est moi qui l'ai remplacée. Je suis toute de suite devenue la femme de son papa. C'est moi qui lui ai donné le sein et c'est moi qui l'ai élevé, qui l'ai fait grandir, et c'est moi qui l'ai marié. Au début du génocide, il avait quatre enfants, mais sa femme et ses quatre enfants ont tous été assassinés pendant le génocide. Plus tard, il s'est remarié. Aujourd'hui, il a trois enfants, le quatrième est mort. Tu vois, il a fait huit enfants en tout, donc c'est quelqu'un d'assez âgé. Il est né à cette époque-là [en 1958, NdT] mais bon, quand il est entré dans l'armée à partir du Burundi, il a baissé son âge.

VK : Il est entré dans l'armée au Burundi quand ?

BB : Lui ? En 1994, il a pu s'enfuir au Burundi et tout de suite, il a rejoint les Inkotanyi. Quand il est revenu au Rwanda pendant le génocide, c'était un soldat de Kagame. Aujourd'hui, il est démobilisé mais surtout parce qu'il a été blessé pendant les combats. Il a été blessé par balles aux bras et sur tout le corps. C'est un infirme.

VK : On lui a tiré dessus pendant les combats ?

BB : Non, il a reçu les balles pendant sa fuite pendant le génocide. Il a reçu ces balles au cours de sa fuite car le génocide a commencé et il était encore au Rwanda.

VK : Comment donc a-t-il réussi à s'engager dans l'armée s'il avait ces blessures ?

BB : Oui, il s'est engagé dans l'armée, il a caché ses blessures sur les jambes et il s'est fait engager. Et la vie a continué, mais plus tard il n'a pas pu résister.

VK : Ça veut dire qu'il a quitté le Burundi avant la fin du génocide et de la guerre ?

BB : Il est venu avec eux, le FPR, et il était militaire à ce moment-là.

VK : Mais il était parti en fuyant le génocide ?

BB : Oui, lui il est parti en fuyant le génocide, qui avait commencé. Sa femme et ses enfants avaient été tués et il est parti en fuyant le génocide, là où nous étions. Il est parti, il a réussi à rejoindre le Burundi et il s'est tout de suite engagé. Il a rejoint le FPR.

VK : Et comment a-t-il fait là-bas ?

BB : Arrivé au Burundi, il a tout de suite rejoint l'armée, il a suivi une formation « militaire police » et quand il est revenu au Rwanda, il était dans la police militaire. Alors quand il est venu, il est venu me voir. Entre temps, avant que je ne revienne, quand on procédait à l'inhumation des corps, on lui disait qu'on ne retrouvait pas mon corps, qu'on ne savait pas où était mon corps, qu'on ne retrouvait pas. Et il est arrivé, il m'a salué parce qu'on lui a dit que j'étais revenue, mon autre fils aussi. Et il est resté avec moi de 2000 à 2005. Et alors en 2005 au mois de janvier, le 14, il est mort.

VK : Comment est-il mort ?

BB : En fait, il vivait chez une femme qui avait déjà été mariée. Ils vivaient ensemble, et après il s'est marié avec une autre femme. Ce que les gens disent ces derniers temps, je ne sais pas exactement. Ils disent qu'il aurait laissé un enfant avec cette première femme, mais je ne sais pas où est cet enfant. À ce moment-là, il était « local defense ». Après il a vécu avec une autre fille à Cyezi, dans le petit centre de Maraba. Puis il l'a prise officiellement comme femme. Et la première femme, comme souvent chez nous, dit qu'il vaut mieux que toutes les deux le perdent plutôt qu'elle soit la seule à le perdre. Cette femme, qui était elle aussi une rescapée du génocide, est arrivée un samedi et lui est tombé tout de suite malade. Et le dimanche, lorsque je suis allée à la messe, on m'a prévenue qu'il était malade. Je suis allée le voir, effectivement il était malade. Nous avons cherché des médicaments traditionnels que nous lui avons administrés, mais ça n'a pas marché. Ensuite, nous l'avons amené au dispensaire mais notre dispensaire se trouvait très loin, à Simbi. C'était plus loin que d'ici [Ntarama] à Nyamata. Au dispensaire de Simbi, ils ont appelé l'ambulance. L'ambulance était payée par le FARG. Et l'ambulance est venue, elle a pris le garçon et, moi-même, je l'ai accompagné jusqu'à l'hôpital de Butare où ils l'ont accueilli et lui ont fait

des injections de médicaments et de sérum. Mais à 8 h du soir, il est mort.

VK : Il est mort dimanche soir ?

BB : Non, dimanche il était au dispensaire, nous l'avons amené à l'hôpital de Butare lundi et c'est mardi soir qu'il est mort. Alors je l'ai ramené, j'ai ramené le corps et je l'ai fait mettre en terre. Et tout de suite, j'ai été assaillie d'une énorme tristesse. Depuis, je me suis mise au lit, je ne parlais plus pendant une longue période. Et c'est alors que le fils aîné est venu et a demandé aux voisins de me laisser partir avec lui pour vivre chez lui à Ndego, où il habitait.

VK : C'était ce garçon, l'aîné de ton mari ?

BB : Oui, c'était notre aîné, c'était mon aîné, mon fils aîné car c'est mon fils. De toute façon, il n'a personne d'autre. De toute façon, même s'il me faisait du mal, je ne pourrais pas le rejeter parce que je ne vois pas à qui je le donnerai [vers qui je le renverrai]. Lui-même, il est venu ici il a dit à tout le monde qu'il n'avait ni maman, ni tante maternelle ou paternelle, ni personne d'autre de chez sa maman, sauf moi. Il a dit : « *Il ne reste plus que moi et Bellancille, il ne reste que nous deux* ».

VK : Il a déclaré ça ici ?

BB : Oui, il l'a déclaré ici.

VK : Et alors, à ce moment-là, quand il est venu te chercher à Maraba, il a dit quoi ?

BB : Il a dit laissez-moi l'emmener, si j'ai la chance d'avoir des enfants elle sera avec les enfants. Les enfants vont lui parler, s'amuser avec elle et ça va la distraire.

VK : Il était donc déjà remarié ?

BB : Oui, il s'était remarié. Il avait déjà trois enfants avec cette deuxième femme. Ils avaient eu trois naissances, le deuxième enfant était mort. Là, ils en avaient deux en vie et ensuite ils en ont fait un troisième.

VK : Alors vous êtes partis ensemble en cette année 2005 ?

BB : Oui, c'est en 2005 que je suis partie et j'ai vécu chez lui. Et de tout l'argent de la vente de notre terrain, je n'ai pas eu un seul sou.

VK : C'était l'argent du terrain de qui ?

BB : De ma terre.

VK : Et peux-tu me rappeler à quel endroit il t'a amenée ?

BB : C'est à Ndego, à côté du lac Ntaco. Ce lieu est appelé Ndego, c'est tout près de Ntaco

dans Kibungo. Quand tu es à Ndego, tu vois le lac Ntaco en face de toi comme nous on voit cette colline en face.

VK : Moi j'avais pensé que c'était à Rusumo.

BB : Non. C'est tout près de Ntaco. Quand on y va, on passe au lieu appelé Mulindi, tout près de Ntaco. C'est par là que le véhicule passe pour arriver à Ndego. Là-bas, j'ai vécu avec lui mais je vivais très, très mal et on ne s'entendait pas non plus. Chaque fois que je demandais quelque chose, il prétendait que j'étais folle. Quand je demandais quoi que ce soit, il disait que j'étais folle, sa femme elle-même me traitait de folle. J'étais très malheureuse.

VK : Et l'argent des champs, qu'est-ce qu'il est devenu ?

BB : J'ai acheté une maison avec cet argent.

VK : Là, à Ndego ?

BB : Oui. J'ai habité cette maison toute seule et sans rien d'autre dans la maison. Et l'argent qui m'a servi à acheter la maison, c'était l'argent de la vache ou des vaches que j'avais obtenues de la famille où ma mère s'était mariée, c'était sa part d'héritage. Car où ma mère s'était mariée, il ne restait plus personne. Et il y a eu un rapatrié de la famille de ma mère qui est venu au village pour tout s'approprier mais les villageois sont intervenus en disant que moi aussi j'avais droit à quelque chose. Ils ont dit : « *Elle était l'enfant de la famille, elle a vécu là et sa dot et celle de sa grande sœur, c'est son beau-père qui en a bénéficié. Donc, vous devez vous partager les biens de la famille* ». Alors nous nous sommes partagés les biens. Nous avons vendu les champs, nous avons partagé le prix et j'ai obtenu un bœuf que j'ai gardé jusqu'à ce que mon fils Claude meure. Et à la mort de mon fils Claude, j'ai vendu le bœuf. C'est avec cet argent du bœuf que j'ai acheté une maison dans un umudugudu [village] à Ndego. Le bœuf, je l'avais acheté avec l'argent du champ que j'avais vendu. Quand j'ai déménagé à Ndego, ils m'ont haïe et lorsque que quelqu'un venait me voir, mon fils le battait. Et il disait : « *Ma maman, c'est moi qui l'ai amenée ici. C'est ma folle, c'est moi qui m'en occupe et personne d'autre !* ». C'est comme ça qu'il me transforma en folle. Toute personne qui venait chez moi, il l'agressait et la battait. Il n'acceptait pas que quelqu'un vienne pour me ramasser des patates douces dans mon champ quand j'étais malade. Il n'acceptait pas que quelqu'un vienne et balaie chez moi.

VK : Est-ce que vos habitations étaient très proches ?

BB : Non, c'était loin mais lui il venait. Chaque fois qu'il trouvait quelqu'un à la maison, il le tapait.

VK : Et l'argent des champs alors ?

BB : L'argent des champs ? Je lui demandais où est l'argent que nous avons obtenu lors de la vente des champs et il répondait : « *Mais tu es folle, tu as dû le perdre !* ». Alors là, il criait et disait qu'il n'avait pas eu cet argent. Il criait et prétendait que moi, je l'avais jeté.

Donc il ne m'a pas donné cet argent et a prétendu que je l'avais perdu, alors je me suis mise à me poser la question et me disais : « *Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas retourner à Butare, je ne peux pas revenir d'où je suis venue, personne ne m'accepterait. De toute façon j'ai vendu toute ma terre* ». C'est alors que j'ai décidé d'aller me suicider. Alors, pour me suicider, je suis partie près du lac Rwanakigeli dans le parc Akagera. J'y suis restée plusieurs jours et quand les gens lui demandaient à ce fils où j'étais, il leur répondait que j'étais rentrée, qu'étant folle, j'étais retournée à Butare. Et que les fous font ce qu'ils veulent.

VK : Est-ce qu'il savait que tu étais allée à ce lac ?

BB : Non, il ne le savait pas mais il répondait n'importe quoi aux gens. Alors le bon Dieu m'a dit : « *Ne te suicide pas, les jours durant lesquels je t'ai protégée sont les plus nombreux et je continuerai à te protéger, ne t'inquiète pas* ». Alors j'ai quitté les lieux et je suis allée chez une personne originaire du Kinyaga (Cyangugu) et qui était responsable dans le secteur de Ndego. Et cette personne m'a emmenée à AVEGA à Rwamagana. Quand je suis arrivée à Rwamagana, ils m'ont observée sous toutes les coutures et ils m'ont dit : « *Vieille dame, tu devrais revenir d'où tu viens* ». Et ils ont dit à cette personne de me ramener d'où elle m'avait amenée. En ce moment-là, j'avais l'aspect d'une très vieille personne sale. Ils lui ont dit : « *Ramène-là chez elle, regarde, elle est mourante. C'est comme si elle était morte, elle est en train de trembler. Et nous, on viendra t'aider là-bas à la maison où tu l'auras prise. Nous t'aiderons à l'entretenir et nous te construiront une maison à côté de la sienne et tu veilleras sur elle. C'est toi qui va la prendre en charge, elle sera sous ta responsabilité* ». L'autre personne a répliqué en disant : « *Non, car si son fils la revoit là il va la tuer (ou me tuer)* ». Les autres d'AVEGA ont répondu non, il ne va pas la tuer. Et ils m'ont demandé, est-ce que ton fils tu voudrais qu'on le jette en prison ? Et je leur ai répondu : « *Non, c'est le seul fils qui me reste alors si vous le mettez en prison il se peut qu'il meurt alors que, s'il est libre, il fera peut-être un fils et ce fils sera le seul héritier de la lignée de mon mari* ». Et effectivement, maintenant, il a un garçon.

VK : Avant il n'avait donc que des filles ?

BB : Oui. C'étaient des filles. Le deuxième enfant de cette femme était un garçon mais il est mort. Le premier enfant était une fille et le troisième enfant, c'est une fille. Et maintenant, depuis ce moment où on m'a proposé de le mettre en prison, il a fait un garçon qui vit là. Il l'a appelé Micyo.

VK : Et donc qu'est-ce que tu leur disais toi ?

BB : Je leur disais que s'il fait un garçon, on dira : « *Ce garçon vient de telle famille* ». Et comme ça, notre famille ne disparaîtra pas. Ce sera le petit-fils de tel et ainsi, donc, il aura sauvé notre famille de la disparition. Mais si on le jette en prison avec le chagrin de toute sa famille disparue, avec le chagrin pour tous ses biens qu'il a perdu, il risquerait de mourir en prison et là, le bon Dieu me condamnerait moi-même comme responsable de cette mort. J'ai dit : « *Donc, laissez-le tranquille parce qu'il ne sait pas ce qu'il fait* ». Et on m'a dit : « *Vraiment ? Là, tu as pitié de lui ?* ». J'ai répondu : « *Oui, j'ai pitié de lui* ». Alors la vieille personne qui m'a amené à AVEGA m'a dit : « *Je vais à Kigali à Kacyiru et toi, tu vas chez*

toi ». Je lui ai dit : « *Non, je vais à Kigali avec toi* ». Elle m'a répondu : « *Non, tu ne me suis pas* ». J'ai dit : « *Si, je vais avec toi* ». Elle m'a dit non, et là, elle m'a tabassée avec un bâton. Elle m'a battue très fort, sur le dos. Et là, un homme est arrivé et lui a dit : « *Mais pourquoi tu bats cette vieille ?* ». Et elle lui a répondu : « *Mais c'est une vraie folle, le monsieur qui l'a amenée maintenant l'a rejetée et finalement il avait raison de la rejeter. Moi aussi je la rejette* ».

VK : Donc tu voulais aller à Kigali avec elle ?

BB : Oui et l'homme a dit : « *Mais laisse la partir à Kigali, les fous se rendent toujours à Kigali* ». Alors elle m'a laissée partir à Kigali et c'est comme ça que je suis arrivée à Kacyiru.

VK : Et tu suivais cette personne ?

BB : Oui.

VK : Et vous êtes allées ensemble à Kacyiru ?

BB : Oui, quand elle montait dans un véhicule, je montais aussi. On me disait tu paies ? Je disais : « *Oui, je paie* », et je payais pour moi. Oui, AVEGA m'avait donné de l'argent ; AVEGA m'avait donné 6 000 FRW.

VK : Est-ce que c'est à AVEGA qu'ils t'ont dit d'aller à Kigali ?

BB : Non ils m'ont donné de l'argent et m'ont dit de retourner chez moi. Ils m'ont donné 6 000 FRW et dit : « *Rentre à Ndego !* ». Et la vieille me disait : « *Retourne chez toi ! Moi je vais à Kacyiru parce que j'emmène des choses à des amis à Kacyiru et je te retrouverai quand je reviendrai. Et puis tu vois, AVEGA t'a dit qu'ils viendraient t'aider* ». Mais moi je voyais que cette vieille me disait ça parce qu'elle pourrait profiter de moi [en utilisant l'aide d'AVEGA, NdT]. Et moi je lui disais : « *Non, je ne retourne pas à Ndego ! Je ne retourne pas vers ce garçon, moi je vais à Kigali* ». Alors je l'ai suivie, on est arrivées à Kacyiru et j'ai passé la nuit là où elle même l'a passée. Là où on a passé la nuit, la personne qui nous a hébergées il paraît qu'elle avait un garçon qui a fait un enfant qu'on appelle un bâtard [...]. Pendant le génocide, les parents de la fille qui avait fait un enfant avec le garçon détestaient cet enfant. Cette femme est allée le chercher vers Murambi [Partie confuse trop compliquée à traduire pour VK. En résumé : la personne qui les a accueillies n'était pas contente d'avoir à accueillir Bellancille en disant que la personne de Ndego qui a ramené Bellancille leur avait déjà ramené un enfant bâtard (i.e. l'enfant du fils de la femme qui amène Bellancille) et que, maintenant, elle amène une folle. Les hôtes disent à la femme : « *Tu nous as déjà amené une chèvre et maintenant tu nous amènes un cochon (le bâtard que la femme est allée chercher à Murambi après avoir amené Bellancille)* ». Ici, Bellancille est la chèvre et l'enfant le cochon.].

VK : C'est la personne qui t'a amenée de Ndego à Kacyiru qui était allée chercher cet enfant et qui l'a ramené ?

BB : Oui, et nous y avons passé la nuit.

VK : Quelle relation existait-elle entre cette personne que tu avais suivie et celle qui vous hébergeait ?

BB : C'était sa tante maternelle. Et ce monsieur qui s'appelle Vianney possédait un véhicule. Il habite à Kacyiru.

VK : Et alors, il a dit : « Tu as amené en premier lieu une chèvre qui n'a pas trouvé preneur et maintenant tu nous amènes un cochon ». Et la chèvre c'était qui et le cochon c'était qui ?

BB : La chèvre c'était moi et le cochon c'était lui. La vieille est partie au lit refusant de manger. Mais moi, on m'a apporté de la nourriture et j'ai mangé. Après avoir mangé, moi aussi je suis allée me coucher, et la vieille m'a dit : « Toi, vieille folle, tu as entendu que tu es une chèvre ? Où est-ce que tu vas aller maintenant ? ». J'ai dit : « Moi, j'irai dans la brousse pour chercher des épineux que les chèvres aiment manger [ibitovu] ». Le lendemain matin, la vieille est partie, elle est rentrée chez elle et moi aussi j'ai quitté la maison, je suis allée dans la rue, je me suis mise à prier en demandant à Dieu de me trouver un logement. C'est alors que quelqu'un s'est présenté et m'a demandé : « C'est toi dont on m'a parlé qui était chez Vianney et qui n'a rien du tout sur cette terre ? ». Alors je lui ai dit : « C'est moi, je n'ai plus rien du tout ». Et cette personne m'a amenée chez elle. J'y ai vécu une semaine et puis elle m'a emmenée à la « Sores » chez le pasteur Gakwandi, et celui-ci m'a accueillie. Il ne m'a pas donné où vivre mais j'ai prié et j'ai rencontré là-bas des gens qui étaient comme moi.

VK : C'était à la Sores où on t'a amenée ?

BB : C'était à Kacyiru. C'est là que la Sores a son siège. J'ai vécu donc à la Sores longtemps.

VK : Mais ils t'ont accordée un logement ?

BB : Non, je suis restée chez cette personne qui m'a amenée à la Sores.

VK : Celle-là qui t'a amenée de Ndego ?

BB : Non, cette autre personne qui m'a accueillie plus tard et qui vivait toute seule. Celle-là qui m'a amenée à la Sores, elle s'appelait Serina [?].

VK : Mais est-ce que c'est chez cette vieille où tu vivais dans la toilette ?

BB : Non, non je suis allée habiter une toilette, plus tard. J'ai vécu avec Serina, et je me suis mise à prier et j'ai repris du poids.

VK : Mais vous aviez une maison ?

BB : Oui. Elle, elle avait une maison. Elle, elle vivait chez elle et c'est là que je vivais. Plus tard, les gens lui ont dit que j'étais enceinte, que j'avais grossi que j'avais une belle peau claire. Et ils l'ont donc convaincue que j'étais enceinte.

VK : Et on disait cela à qui ? A cette vieille ?

BB : Non, c'était une jeune fille. Elle était très jeune, alors elle m'a chassée et je suis allée ailleurs. J'y ai vécu assez longtemps et c'est là que quelqu'un m'a demandé de faire le garde-malade de son malade à l'hôpital de Kibagabaga. Après la guérison du premier malade, j'en ai accompagné une deuxième et la personne qui me l'avait confiée m'a donné ce téléphone.

VK : Tu as donc encore ce téléphone ?!

BB : Oui.

VK : C'est-à-dire que tu es allée chercher du travail, des gens à qui tu rendrais des services en échange d'un logement ?

BB : Non, j'ai cherché quelqu'un pour me loger, j'ai logé chez une personne et quelques jours après, la maman de cette personne est tombée malade et elle a l'emmené à l'hôpital de Kibagabaga. Et c'est là que j'ai fait le garde-malade de cette maman. Par après, j'ai rencontré quelqu'un d'autre qui habitait à Remera et qui avait un malade à l'hôpital et qui travaillait dans la ville de Kigali. Alors elle a dit au médecin : « *Je ne sais comment faire je suis toute seule, mon mari est mort au Darfour et voilà que ma maman est malade. Comment je vais faire ?* ». Et le médecin lui a répondu : « *Mais adresse-toi, demande à cette vieille femme, elle vient de passer trois mois ici à garder une malade, et elle, c'est comme la Croix-Rouge. La maman qu'elle garde-là ce n'est pas sa maman, c'est celle d'une relation et donc elle pourra faire la même chose pour toi !* ». Et alors j'ai fait le garde-malade pour cette personne aussi, et ce téléphone appartenait à son mari. Elle m'a payé la carte SIM et elle m'a donné ce téléphone. Finalement, j'ai quitté Kibagabaga ; cette maman souffrait d'un cancer du foie et elle est décédée. Et après, la personne qui m'hébergeait m'a chassée en disant que j'étais atteinte du SIDA. Elle m'a chassée mais je lui ai demandé de me garder les vêtements. Les gens m'avaient donné plein de vêtements et de petites choses. Je lui ai demandé de me garder les vêtements en lui disant que chaque fois que j'aurais besoin de changer de vêtements, je viendrai chez elle en changer. Et c'est là que j'ai commencé à vivre dans une toilette. Et le jour où je devais aller prier, je venais, je lui demandais de l'eau, je me lavais, je m'habillais et je partais prier.

VK : Elle appartenait à qui la toilette où tu passais la nuit ?

BB : C'est-à-dire que je passais la nuit dans les toilettes du temple.

VK : C'était le temple de Sores ?

BB : Non, c'était chez les protestants ! Moi je suis protestante d'ailleurs.

VK : Et c'était où ?

BB : À Kacyiru, tout près du quartier général de la police.

VK : Et tu y allais la nuit ?

BB : J'y allais le soir à la prière parce que là, il y a toujours la prière du soir pour les gens qui travaillent. Alors je participais à la prière et à la fin de la prière, les autres rentraient et moi je me glissais dans les toilettes. Et quand la prière se passait à Kakiru, on priaient et quand les gens partaient, je me glissais dans les toilettes ; j'ai ainsi vécu. Et, un jour, un monsieur Beni m'a demandé : « *Mais vieille dame, où est-ce que tu loges ?* ». Alors je lui ai répondu : « *Monsieur Beni, je vis n'importe où, je vis même dans des WC* ». Alors il a insisté : « *Moi je veux savoir où vraiment tu vis* ». Alors je lui ai bien expliqué.

VK : Et il s'appelle comment ?

BB : Ben, il s'appelle Ben.

VK : Ben, est-ce qu'il était pasteur ?

BB : Ben, cela veut dire qu'il était l'adjoint du pasteur John Gakwandi. Et John Gakwandi, c'est l'autre grand responsable, c'est le chef. Alors Ben a dit qu'il allait payer pour moi un loyer pendant trois mois. Alors j'ai cherché la maison, je l'ai trouvée et j'y ai vécu pendant trois mois.

VK : C'était où cette maison ?

BB : C'était à Kakiru. Il payait 15 000 FRW par mois. Et avant que les trois mois de loyers ne s'écoulent, le propriétaire a dit que la Soles devait leur payer 20 000 FRW. Alors j'ai quitté la maison et je suis allée à Kagugu.

VK : Tu venais d'y passer un mois ?

BB : Non, non, j'y ai passé trois mois. Je suis allée à Kagugu, dans le Kyovu de Kagugu et là, j'ai trouvé une maison à 10 000 FRW. Je suis revenue et j'ai dit à Ben : « *Voilà, là-bas où j'étais avant, ils ont voulu augmenter le loyer à 20 000 FRW alors j'ai quitté et j'ai trouvé une autre maison à 10 000 FRW* ». Il m'a dit : « *C'est bien* ». Il m'a alors donné les 10 000 FRW et des gens m'ont dit : « *Tu es bête, tu aurais dû dire que c'est toujours 15 000FRW et tu aurais pu avoir 5 000FRW de plus qui t'auraient servi pour manger !* ». Là, j'ai répondu : « *Non, je n'aurai pas pu parce que j'aurais été malhonnête* ». Donc je n'ai pas été malhonnête envers Ben et il m'a payé le loyer pour toute une année. Après, Gakwandi m'a demandée : « *Est-ce que tu penses que tu pourrais vivre au Bugesera pour que je puisse t'y accorder une maison ?* ». Et j'ai dit : « *Oui, je pourrai bien vivre là-bas* ». Donc Gakwandi a construit ces maisons, il m'a amené, m'a montré cette maison et il me l'a demandé. Et lui aussi il fait ça grâce à des dons de bailleurs et des membres de la Soles qui lui accordent des dons parce qu'il dit qu'il veut aider les orphelins et les veuves du génocide. A l'époque où je n'avais pas reçu de maison de Gakwandi, je voyais Rose, la dame d'AVEGA, et elle me

disait : « *Comment tu vas faire ? Gakwandi a donné toutes les maisons, comment tu vas vivre ?* ». Et elle me donnait un peu de nourriture qu'elle prélevait sur les rations pour les malades du SIDA. Elle en prélevait un peu sur chaque, et ainsi elle me donnait à manger. Elle m'a donné des vivres, un pagne, etc., tout ce qu'elle donnait aux malades du SIDA elle me donnait pareil. Evidemment, ça a mis beaucoup de temps pour que je la rencontre parce que les gens disaient que là-bas, on aidait que les gens du SIDA, mais quand je l'ai rencontrée, elle m'a fait beaucoup de bien. Quand je me suis présentée, elle m'a accueillie, elle m'a fait énormément de bien. Et puis après, on a rencontré l'autre femme, Jeanne, qu'on a rencontré en ta présence et c'est ainsi que la chance a continué à me sourire. Un jour, j'ai vu arriver Rose et Gakwandi, parce qu'AVEGA, le FARG et John Gakwandi œuvrent ensemble. La Soles ne fait rien dont elle ne réfère pas à AVEGA ou au FARG. Alors Rose m'a regardé et m'a demandé : « *Alors, c'est ici que tu es venue ?* ». J'ai dit : « *Oui* ». Et elle a répondu : « *Mais comment est-ce que tu vas pouvoir vivre ?* ». Je lui ai dit : « *Je ne sais pas* », mais ça s'est passé comme ça. Un peu plus tard, on m'a appelé. On m'a dit que je devais me rendre au secteur Kakiru, qu'il y avait un message pour moi. Et quand je suis arrivée là-bas, on m'a remis 20 000 FRW que Rose y avait déposés pour moi. Ce fut une première aide qui m'a permis de construire un enclos comme tous les autres ici. J'en ai profité aussi pour planter mes premiers bananiers, au sommet du jardin. Par après, elle m'a demandé de venir à AVEGA parce qu'elle avait quelque chose à me dire. C'est là que j'y suis allée et que je t'ai rencontré et que tu m'as donné cette aide-là. Et cette aide-là, je ne l'ai pas gaspillé, c'est avec cet argent que j'ai fait labourer et que j'ai fait cultiver le manioc. C'est ce manioc que Cécile a vu la dernière fois. J'y ai planté aussi l'arachide, c'était ma première culture d'arachide là, et c'est comme ça que j'ai pu avoir des graines pour continuer à semer des arachides. Donc là, vous m'avez donné une assistance, vous m'avez sauvée, vous m'avez permis de ne pas mendier. Vous avez continué de m'aider et là où j'aurais dû mendier, vous m'avez évité de le faire. Et les années avancement, j'ai 72 ans, vous voyez j'ai des cheveux blancs, j'aurais dû mourir depuis longtemps mais cela n'est pas arrivé. Voilà, c'est ça mon histoire. C'est ce que je peux dire.

VK : Et là à Rwanakigeli où tu voulais te suicider, tu y es restée combien de temps ?

BB : J'y suis restée cinq jours.

VK : Ce n'est pas la forêt là-bas ?

BB : Oui, c'est la grande forêt avec des hippopotames, avec des buffles. Et c'est là aussi que vit Mutware [un grand éléphant, NdT]. Mais en ce moment-là, je ne suis pas morte.

VK : Et alors ?

BB : Et alors, quand je suis arrivée ici, les gens de ma religion protestante ce sont occupés de moi. Vous avez vu le pasteur qui est là pour soigner la vache ? C'est lui que j'ai appelé, je lui ai dit que ma vache est malade et il a appelé le vétérinaire. Lui aussi, il a été quelqu'un de très gentil de très bon pour moi. Il m'a soutenue dans toutes les difficultés que j'ai rencontrées. Alors, quand il m'a vue quand je suis arrivée ici, il a appelé le pasteur et lui a dit : « *J'ai vu quelqu'un qui vient d'arriver et qui est très, très mal en point. Elle est toute seule et elle risque de mourir si on ne l'aide pas* ». Et c'est ainsi que j'ai obtenu la citerne,

là dehors, qui m'aide beaucoup même si, aujourd'hui, il n'y a plus d'eau. Mais elle me sert beaucoup. Il n'y a plus d'eau dans la citerne parce qu'il n'y a pas beaucoup plu dans la région. C'est d'ailleurs pour ça que nos cultures n'ont pas beaucoup produit : tout ce qu'on a planté au mois de février et mars c'est desséché. Tout ce que nous avons comme récolte est ce que nous avons planté au mois de janvier. Voilà. Donc, l'aide que vous me donnez, ça me permet de payer quelqu'un pour m'amener de l'eau, ça me permet de manger [de faire vivre mon corps]. Ça me permet d'avoir du bois de cuisson. Vous avez vu ? Il y a du bois là dehors. Le bois que vous avez vu dehors et qui est en train de s'épuiser, je l'ai obtenu pour 6 000 FRW. J'ai acheté un gros bois à 6 000 FR et j'ai payé 2 000 FRW pour qu'on dégrossisse ça, qu'on en fasse du bois pour le chauffage. Je les ai depuis le mois de février.

VK : Et ça dure quatre mois comme ça ?

BB : Oui, mais l'ennui, c'est que les gens me volent ce bois. Ils viennent, ils se servent, mais ce n'est pas un gros problème. De toute façon, si on te vole, c'est bien, c'est que tu as quelque chose à voler, c'est que tu as quelque chose à voler ! Si tu n'as rien à voler, quand tu meurs, tu n'auras personne pour te pleurer ! C'est surtout quand je suis malade, que je ne sors pas de la maison qu'ils en profitent pour me voler un peu de bois. Ils ne prennent pas tout.

VK : Peux-tu nous raconter comment s'est passée la réconciliation avec ton fils ?

BB : Au mois de novembre, ce garçon m'a appelé, mais les mois précédents, il m'appelait (je ne sais pas où il a trouvé mon numéro de téléphone), il m'appelait tout le temps. Il disait qu'il voulait me rendre visite, il me disait bonjour mais il insistait : « *Maman, maman je veux te rendre visite !* ». Et je lui répondais : « *Non ! Laisse-moi tranquille !* ». Il disait : « *Mais je sais où tu habites !* ». Il voulait venir me voir et je lui disais : « *Mais comment tu sais où j'habite ?!* ». « *Oui, je sais où tu habites. De toute façon je travaille dans tout le pays, je connais tout le pays et on m'a dit que tu habites dans le Bugesera, je voudrais venir te voir* ». Je lui ai répondu : « *Non ! Ne viens pas !* ». Alors, pour finir, j'ai ressenti une certaine pitié de mère et je me suis rappelé que dans la parole de Dieu, on dit que si tu n'accordes pas le pardon toi-même tu ne seras jamais pardonné le moment venu. Et tout ce que tu auras fait dans ta vie tu le retrouveras devant toi. Alors je lui ai dit : « *Tu peux venir* ». Et alors il est venu.

VK : C'était en quel mois ?

BB : En novembre.

VK : En novembre de quelle année ?

BB : En novembre 2011. Je m'en rappelle parce que ce champ où le maïs n'a pas bien poussé, il m'y a planté du manioc. Cela faisait de nombreux jours [très longtemps] qu'il me demandait pardon à genou. Il a apporté de la farine de sorgho, 20 kg, et nous avons fait de la bière de sorgho. Mais je lui ai dit : « *Tu viens me féliciter avec ta farine de sorgho comme si je venais d'accoucher* ». Il a répondu : « *Non, tu n'as pas accouché, mais celui qui vient demander pardon ne vient pas comme ça les mains vides [les joues vides ne demandent pas*

de pâturages]. Moi, je viens te demander pardon ». « Et qu'est-ce que tu m'as fait ? ». « Je n'ai pas été bon du tout pour toi, je ne me suis pas bien conduit à ton égard, tu sais, maman, rien ne peut redevenir comme avant. Je sais que le veuvage est une très grande douleur, bien sûr tu n'aurais pas pu te remarier à ton âge, mais moi, je sais comment le veuvage est pénible car j'ai été veuf très jeune. Mais si on revient un peu en arrière, ma première femme Mukarubacyiza ne s'est jamais mal conduite à ton égard et si moi je m'appelle Ntamuvulira [quelqu'un qui n'a personne pour le secourir, NdT], tu crois que c'est parce que moi je n'aurais pas aimé porter un bon nom ? Si mon père m'a donné ce nom, n'est-ce pas parce qu'il avait une raison pour ça ? Tes propres enfants ne les a-t-il pas nommé Habimana, Ntakirutimana et Nusabimana [enfants bénis, NdT] ? Pourquoi m'a-t-il donné ce nom ? Parce qu'il y avait une raison ».

VK : Il s'appelle Ntamuvulira ?

BB : Oui, il s'appelle Ntamuvulira. La raison est que sa femme venait de mourir et qu'il n'y avait plus personne pour l'enfant [le nom de l'enfant reflète souvent le sentiment des parents, ici ce serait le désespoir du mari qui lui donne ce nom, NdT]. « *Maintenant tu m'as pardonné, tu as accepté que je vienne ici, et je ne partirai pas d'ici si tu ne me donnes pas ton pardon, si tu ne me pardonnes pas je ne quitterai pas la maison* ». Ce jour-là, nous avons fait de la bière de sorgho. Quand il était venu, c'était un jeudi. Il a passé la journée du jeudi et le vendredi aussi. C'est le samedi qu'on a fait la bière et qu'on a appelé les chrétiens. J'ai invité les chrétiens et j'ai invité la chorale dont je fais partie. J'ai invité aussi le responsable du village, les voisins... Et le garçon a raconté ce qu'il avait fait à tout le monde. Il leur a dit : « *Bellancille est la seule maman que j'ai, elle s'appelle telle et je m'appelle tel. Du ventre de ma mère et de mon père, il n'y a qu'elle, du ventre de sa famille où elle est née, elle est la seule à vivre. Du côté de la famille de ma maman, il n'y a qu'elle. Du côté de la famille de mon père, il n'y a qu'elle et moi. Et je viens lui demander pardon parce que je n'ai pas été bon envers elle dans tous les malheurs qu'elle a eu. Et même si je lui demande pardon, je dois ajouter qu'elle est veuve et moi j'ai été aussi veuf. Mais moi, je me suis remarié. Donc moi, je suis dans une vie nouvelle, j'ai une nouvelle femme. Et cette femme, parfois elle n'est pas gentille. Mais elle ne peut pas dire que ma première femme, celle qu'elle m'avait donné elle-même, qu'elle avait demandée pour moi et qu'elle m'a fait épouser, ne se comportait pas bien à son égard. Si elle disait qu'elle s'était mal comportée à son égard, j'avouerais que je suis responsable. Si elle dit que ce n'est pas elle qui a élevé mes enfants, et si elle dit que je l'ai appelée empoisonneuse... ».*

VK : On en était au moment où l'enfant était venu demander pardon.

BB : Donc, il a dit : « *Chez papa et chez maman, il n'y a plus que toi et moi* ». Moi, j'ai raconté aux gens comment sa maman est morte, comment je l'ai élevé et je l'ai marié. Je leur ai dit : « *C'est moi sa maman, je ne peux le donner à personne d'autre, lui c'est mon sang. Je ne peux pas faire autrement. Mais comme il a été méchant avec moi, il m'a causé beaucoup de peine. Mais comme il revient maintenant demander pardon, je ne peux pas lui refuser ce pardon car si je lui refuse, qui pardonnerai-je d'autre ? Ceux qui ont massacré nos familles, nous leur avons pardonné alors qu'ils nous ont tout pris, toute notre famille, nos enfants. Ils sont venus, ils se sont tenus devant le tribunal [gacaca] et ils ont dit nous on a fait ça on a tué tel. Quelqu'un venait devant le tribunal et disait : "j'ai tué tel et l'enfant*

de tel et de tel et je demande pardon". Et l'Etat lui pardonnait et nous aussi nous lui pardonnions. Quant à ce garçon, même s'il m'a causé beaucoup de peine, beaucoup de tristesse par ses comportements envers moi, il est en plus mon enfant. Pour moi, le meilleur choix c'est qu'il vive et que moi aussi je vive ». Et le garçon a demandé à tout le monde de m'applaudir en remerciements. Et là, c'était dimanche. Il était arrivé jeudi, il passé cette journée du dimanche et la journée de lundi également. Le lundi, il est resté là, j'ai fait la cuisine et on a partagé à manger. Et il est resté trois jours de plus. Entre temps, il m'a dit : « Je n'ai pas été gentil envers toi, j'ai fait des bêtises envers toi mais ce n'est pas ma faute totalement car, quand je buvais de la bière, et je m'enivrais et dans ma tête tout s'entremêlait. Je ne me rappelais pas ce que je devais dire et ne pas dire et maintenant, je me suis converti. J'ai réfléchi et j'ai compris que je n'ai pas été bon pour toi ». Et il est devenu chrétien, il s'est converti devant l'église : « C'est ça qui a fait que je suis venu te demander pardon ». Il est resté là lundi, mardi et le mercredi, je l'ai raccompagné et il est rentré chez lui. Depuis, il n'est pas revenu me rendre visite mais on se parle souvent au téléphone. Je l'appelle et il m'appelle, et on discute. Et ces derniers temps, quand j'étais malade, je l'ai appelé et lui ai dit que j'étais malade. Et quand il était là, il a dit à mes voisins : « Maman, je vous la confie. Continuez d'être bien avec elle, vous l'avez très bien fait jusqu'à présent. Que celui qui a eu pitié d'elle et l'a aidée qu'il continue de le faire. Que celui qui a eu pitié d'elle et lui a accordé cette citerne, qu'il continue à avoir pitié d'elle. Et le jour où elle va mourir, vous me prévenez et je viendrai vous aider pour l'enterrement. Mais ce ne sera que pour vous assister ».

VK : Qu'est-ce qu'il fait actuellement ?

BB : Rien, il est agriculteur.

VK : Retournons un peu en arrière. Tu nous as raconté que ta maman a été prendre un second mari avec toi et ta sœur. Ton papa est décédé quand ?

BB : Moi, j'étais encore dans le ventre de ma mère quand mon père est mort.

VK : Tu ne le connais donc pas ?

BB : Non, je ne l'ai jamais connu.

VK : Et ta grande sœur était âgée de combien d'années de plus que toi ?

BB : Elle avait deux ans de plus que moi.

VK : Donc elle ne vit plus ta grande sœur ?

BB : Elle est morte en couche. Elle est morte en 1955 à la naissance de son unique enfant.

VK : Elle est morte jeune ?

BB : Oui, elle est morte en 1955. Elle était jeune, c'était son premier accouchement, c'était son fils Viteur. Ma grande sœur s'appelait Zaniga. Ce garçon c'était son seul enfant elle est

décédé juste après l'accouchement en 1955. Ce garçon a baissé son âge mais il est vraiment vieux. Il a baissé son âge parce qu'il voulait entrer dans l'armée.

VK : Donc, cette année-là, tu t'es mariée tout de suite ?

BB : Oui, je suis restée là tout de suite et j'ai pris l'enfant pour l'élever et je me suis mariée avec son père. On s'est marié dans l'église et devant les autorités administratives.

VK : Et chez ton beau-père, combien d'enfants ta maman y a fait ?

BB : Notre maman a eu trois enfants avec notre beau-père mais le garçon est mort très jeune. Sont restées les deux filles, qui sont mortes dans le génocide. Elles sont mortes avec tous leurs enfants et toute leur famille avec qui elles s'étaient mariées. C'est ainsi que les biens de notre beau-père ont été pris par un rapatrié qui disait être de sa famille et qui disait être parti en 1959. Cette personne est venue et a dit que notre beau-père était son grand-père dans la famille élargie. Et les voisins ont dit qu'ils le connaissaient et, nous aussi, nous avons accepté le partage.

VK : Tu nous as dit que tu es allée travailler comme servante en remplacement de votre beau-père. Comment ça se passait ?

BB : Pour travailler comme servante ?

VK : Oui, essaie de nous raconter comment ça se déroulait.

BB : Comment ça se passait ? Le mari de notre maman était au départ le serviteur de chez Kazitunga.

VK : Et qui était Kazitunga ?

BB : Kazitunga était un Tutsi de grande famille.

VK : Cela veut dire quoi ? Etait-il sous-chef ou chef ?

BB : Non, c'était quelqu'un qui travaillait dans un tribunal. Tu veux que je te dise dans quel tribunal il travaillait ?

VK : Oui.

BB : Il travaillait dans le tribunal de Nyarugunu. Au tribunal de Nyirugina.

VK : C'était un tribunal des Belges ?

BB : Oui, c'était un tribunal des Belges. C'était pendant l'administration Belge. Donc, c'était comme ça quand les gens étaient plus aisés. Ils prenaient d'autres comme serviteurs, et lui, il était juge. Il avait beaucoup de vaches et il avait un troupeau appelé Ibiheko. Il avait de très nombreux serviteurs. Les vaches Ibiheko appartenaient à Athanase Kazitunga et les

vaches ont été mangées [en 1959 ?, NdT]. Donc, quand tu avais une vache, même si tu l'avais achetée avec tes propres sous, on te la prenait, on te la confisquait parce qu'il fallait que tu aies un maître pour posséder une vache.

VK : Et elle était confiée à qui dans ce cas-là ?

BB : La vache était prise et était mise dans le troupeau du chef.

VK : Et après ça se passait comment alors ?

BB : Toi, tu devais, pour posséder une vache, te trouver un maître qui te donnait une vache ou bien tu recevais une vache en dot de ta fille. Et si tu n'étais pas dans ces deux cas-là, on te demandait comment tu avais trouvé cette vache. Alors, quand notre maman est allée se marier avec notre beau-père, celui-ci était déjà serviteur d'Athanase. Alors nous sommes allées le remplacer chez Athanase parce qu'il était très vieux. Il est mort très vieux, on dit qu'il est mort à 120 ans. Et il disait qu'il était plus vieux que ça parce qu'il a dit qu'il avait 120 ans quand on a fait le recensement de la population. Il était déjà très vieux quand notre mère l'a épousée. Kazitunga, c'était quelqu'un de très bon. Il est venu dans notre village ; il passait pour voir les gens du village, il a vu mon père et lui a dit : « *Maintenant, tu es trop vieux pour être mon serviteur, pourquoi tu n'enverrais pas tes jeunes filles ? Elles viendraient chez moi et elles joueraient avec mes enfants et feraient des petits travaux* ». Alors c'est ma grande sœur qui est partie là-bas. Plus tard, elle s'est mariée et c'est moi qui l'ai remplacée chez le maître.

VK : Cela veut dire qu'une jeune fille, quand elle faisait la servante, qu'elle voulait se marier, il n'y avait aucun problème ?

BB : Non, ça se faisait souvent. Quand elle voulait, elle rentrait et si elle voulait se marier, elle le pouvait. Et puis on n'y restait pas longtemps : on y passait une semaine et on rentrait au bout d'une semaine. Il y avait beaucoup de gens qui se relayaient.

VK : Quels genres de travaux vous faisiez là-bas ?

BB : On balayait et on lavait les bouteilles en bois pour le lait.

VK : Et ses enfants, comment vous considéraient-ils, est ce qu'ils vous considéraient comme une servante ou autrement ?

BB : Si tu étais une fille, tu jouais avec eux comme une autre enfant, comme une enfant de la famille.

VK : Et comment te traitait le patron ?

BB : Il te traitait comme un enfant de la maison. Il n'avait aucun problème lui, il nous traitait comme un de ses enfants. Et d'ailleurs, il n'était pas souvent à la maison. On était avec sa femme et elle nous disait : « *Va appeler tel serviteur, telle personne qui lave les pots à lait* ». Elle nous demandait de les appeler quand elle avait besoin de leur dire quelque

chose. En fait, une fille qui était chez le patron était considérée comme un enfant de la maison.

VK : Mais est-ce qu'à cette époque il existait encore des serviteurs et des servantes ?

BB : Oui, il y en avait. Il y avait encore des serviteurs et des servantes. Quand quelqu'un n'avait pas de toit, j'allais chez le maître. On me mettait là et je faisais partie de l'équipe qui barattait le lait.

VK : Cela veut-il dire que quelqu'un qui n'avait pas de toit ou une femme qui n'avait nulle part où vivre pouvait aller chez un chef et était accueillie ?

BB : Oui, il y allait et il était accueilli chez le chef. Il était accueilli comme responsable de l'équipe qui barattait ou il était dans l'équipe qui surveillait le beurre. Il devait savoir tout ce qui concernait le lait.

VK : Toute personne qui n'avait pas de toit pouvait aller chez le chef et demander d'être accueilli et de travailler là-bas ?

BB : Oui, tu y allais et tu demandais à travailler tout comme aujourd'hui, tu peux aller chez quelqu'un et lui demander du travail. Donne-moi du travail et permets-moi de vivre chez toi. Mais là, c'était quelque chose de valeur à l'époque.

VK : Tu es allée faire la servante à quel âge ?

BB : J'étais adolescente quand je suis allée là-bas. J'y suis allée quand ma grande sœur s'est mariée. On me disait que durant la famine Ruzagayura, ma grande sœur marchait déjà [ça ne faisait pas longtemps qu'elle marchait, NdT]. Et moi je suis née en 1940, donc ma sœur, c'est en 1938 qu'elle est née.

VK : Et comment tu as quitté ton travail chez ton maître ?

BB : Je l'ai quitté au moment du partage des vaches. Laisse-moi te parler justement de ce partage : quand nous étions chez ce monsieur, il avait déjà accordé une vache à notre famille. Elle était déjà à la maison chez notre beau-père, elle a déjà donné un veau et puis après un bœuf, et c'est à cette époque-là après la naissance du bœuf, que le décret de partage a été édicté. Et c'est moi qui suis allée devant les vaches. J'étais alors une jeune fille pubère, je portais mes amasunzu. Et si je me souviens bien, moi j'étais une jeune fille. Si je me souviens bien, c'est cette année-là que ma grande sœur s'est mariée. Et donc je suis partie avec mon beau-père et nous sommes arrivés chez Kazitunga, et le partage s'est passé. La façon dont on s'est partagé les vaches : le serviteur prenait deux vaches et le maître n'en prenait qu'une. Kazitunga a pris le bœuf et nous, nous avons gardé la vache et sa génisse. Ainsi se termina le servage, nous sommes rentrés et nous ne sommes plus retournés, il n'y a plus jamais eu de servage dans le pays. Le servage était aboli. On avait ordonné que toute personne qui avait fait travailler quelqu'un devait le payer et en finir. On a ordonné que plus personne ne devait travailler sans être payé immédiatement, que plus personne ne devait transporter quelqu'un sans être payé, que plus aucune femme ne devait moudre le sorgho

sans être payée, parce qu'on pouvait envoyer des mesures de sorgho pour moudre le sorgho pour le chef et là, tout a été supprimé.

VK : Est-ce que le servage était obligatoire ou c'était volontaire ?

BB : Non, devenait serviteur qui voulait, surtout quand il voulait une vache, il n'y avait pas d'obligation pour cela. Le fouet est arrivé avec les travaux forcés d'agriculture.

VK : Essaie de nous en parler un peu, de nous dire comment ce fouet et ces travaux forcés sont arrivés.

BB : Cela est arrivé sous prétexte de combattre la famine. On a dit que pour éradiquer la famine, il fallait que les gens fassent beaucoup de culture et on donnait des parcelles que chacun devait absolument labourer et planter. Mais quand les cultures étaient mûres, tu ne pouvais pas par exemple aller chercher du manioc dans ton champ alors que tu avais faim. Tu n'avais pas le droit. Tu mourrais de faim car tu ne pouvais pas aller chercher du manioc sans en avoir l'autorisation. Alors que c'est toi qui avait cultivé ce manioc.

VK : Etait-ce avant ou après la famine Ruzagayura ?

BB : C'était après. Et c'était après Ruzagayura qu'il y a eu aussi le magasinage et on obligeait tout le monde à emmagasiner des produits agricoles.

VK : Et ça se passait comment ?

BB : On construisait un très grand hangar et on appelait ça un magasin. Et ce magasin était surveillé de jour et de nuit. Les enfants des familles se relayaient pour surveiller que personne ne vienne voler.

VK : Et qu'est-ce qu'on y emmagasinait ?

BB : Des haricots. Et ces haricots restaient là jusqu'à ce que les haricots pourrissent, les haricots s'abîmaient, des petits insectes les grignotaient.

VK : Est-ce que chacun avait sa part distincte de haricot là-dedans ou est-ce que tout était mis ensemble ?

BB : Il y avait de gros paniers et chacun avait son panier avec son nom dessus. Tu y amenais ton grand panier, tu le remplissais de haricots et on y mettait une étiquette à ton nom. Et les haricots pourrissaient. On ne pouvait pas les retirer, on devait attendre la saison suivante et c'est alors qu'on appelait les gens pour amener la nouvelle récolte et prendre l'ancienne qui était abîmée. C'est comme ça que se déroulait l'emmagasinage.

VK : Et qui est ce qui ordonnait ça ?

BB : C'était durant le règne des Blancs, des Belges, et il y avait des crieurs publics [abamotse = les aboyeurs, NdT]. Les aboyeurs, c'est eux qui appelaient la population pour

rassembler, mais le tout était dirigé par les Belges. Les aboyeurs allaient sur les collines et ils criaient que chacun aille à tel endroit, que chacun vienne avec sa houe pour travailler. Et là, tous les hommes partaient travailler, il ne restait aucun homme à la maison. Et les femmes, elles allaient entretenir les caféiers en commun et aussi nettoyer, balayer, le devant des enclos. Et quand une femme n'avait pas bien balayé, on lui donnait la bastonnade. Il s'agissait des chemins qui reliaient les différentes maisons des villages et aussi il y avait les caféiers que les femmes devaient entretenir.

VK : Et on battait les femmes ?

BB : Oui, on la battait. Quant au fouet, c'était pour les gens qui devaient aller travailler chez les sous-chefs. Tu cultivais et tu n'étais pas payé.

VK : Et qui est-ce qui avait imposé ça ?

BB : C'était les Belges.

VK : Ça veut dire que cela n'existait pas avant l'arrivée des Belges ?

BB : Tu sais, moi je n'ai commencé à comprendre les choses que du temps des Belges.

VK : Et cette histoire d'inscription des ethnies dans les livrets d'identité, tu en as entendu parler ?

BB : Cela a été amené par les Belges. Ça été amené par les Blancs et c'est ainsi que le Hutu est devenu Hutu, que le Tutsi est devenu Tutsi et que le Twa est devenu Twa.

VK : Comment ça s'est passé ?

BB : Mais nous, quand on a commencé à comprendre les choses, nous ne savions ce genre de choses. Nous ne savions pas le Hutu ou le Tutsi, nous ne connaissions pas les ethnies. Autrefois, enfant, nous nous invitions pour avoir à boire lors des festivités des imangwa [esprit, baptême dans la religion traditionnelle, NdT]. Nous y allions et nous entendions dire, voilà l'imangwa du Hutu, l'imangwa du Tutsi et l'imangwa du Twa. Et ils disaient qu'ils vivent toujours et on nous donnait à boire. Et là, nous rentrions chez nous, nous étions des gosses et nous ne savions rien. Et puis c'est arrivé, nous avons appris qu'il existait gahutu, gatwa et gatutsi. Et cela s'est aggravé lorsque le roi Rudahigwa est décédé. La démocratie avait commencé avant et c'était Rudahigwa qui l'avait introduite. C'est lui qui avait introduit la démocratie en disant qu'il supprimait le servage, que toute personne devait être payée pour son travail. Bien sûr, ça n'a pas beaucoup plus aux grands chefs, à ceux qui avaient de serviteurs car ils perdaient beaucoup si tu as quelqu'un qui travaille pour toi jour et nuit et que tu ne vas pas nourrir.

VK : Ils ne nourrissaient pas les serviteurs ?

BB : Non, ils ne nourrissaient pas les serviteurs sauf ceux qui habitaient dans la demeure du chef. Tu cultivais et tu rentrais chez toi pour manger. Ceux qui habitaient chez le chef

mangeaient là. Le chef leur donnait quelques vivres, sauf que le responsable de la nourriture te donnait très peu parfois et emportait le reste chez lui. Le responsable du grenier, c'est lui qui donnait de quoi manger pour toutes les personnes de la maison. Et il y avait le chef des cuisiniers et lui, il préparait ce qu'on donnait comme nourriture. Et il y avait aussi la catégorie de ceux qui attendaient qu'on les nourrisse : parmi eux, il y avait ceux qui allaient chercher de l'herbe pour les vaches. Ceux-là, ils attendaient d'être servis par les cuisiniers, et le cuisinier attendait que le chef du magasin lui donne la nourriture à cuire. A chaque fois ce n'était pas assez.

VK : Et la démocratie est arrivée... Est-ce que tu te souviens de l'époque de cette démocratie avec les premiers présidents ?

BB : Comment ne m'en souviendrais-je pas alors que j'ai participé même à la première élection, j'ai participé au référendum ? Oui, j'ai participé au référendum. En ce moment-là j'avais ma première grossesse.

VK : Là où tu habitais, comment les choses se sont passées à l'époque où l'on brûlait les maisons ?

BB : Oui, à cette époque-là, les gens brûlaient les maisons des autres, ils en brûlaient une, ils en sautaient une autre et puis ils brûlaient la suivante. Mais à cette époque, l'amitié était encore présente, et ils te disaient « *Donne-moi ta chèvre ou ta vache pour les protéger, pour qu'ils ne les prennent pas* ».

VK : Et puis après ils te les rendaient ?

BB : Oui, ils te les prenaient, et ils emmenaient même notre sorgho, notre haricot pour qu'ils les gardent. Et à la fin des violences, nous sommes revenus pour reconstruire les petites huttes. La plupart des enfants étaient appelés Kanyamiganda, Niriyaiganda [en référence à la précarité de ces abris, NdT]. Et donc, nous sommes revenus et ce qu'on appelait des Hutu nous ont remis les biens qu'on leur avait confiés.

VK : N'était-ce pas eux qui avaient incendié vos maisons ?

BB : C'étaient des Hutu, oui, qui avaient brûlé nos maisons. Il n'empêche qu'ils nous ont remis tout ce qu'on leur avait confié. Et tu penses que tous avaient commis des incendies ? Non, tous n'avaient pas joué les incendiaires.

VK : Vous êtes donc revenus et ils vous ont rendu vos biens ?

BB : Oui, chacun te rendait ce que tu lui avais donné, même la marmite, la casserole. C'est même eux qui nous ont reconstruit nos cases. Et ils ont aidé les gens et comme ça, les gens se sont remis à revivre comme avant.

VK : Et ils n'ont pas tué des gens à l'époque ?

BB : Non, à ce moment-là ils n'ont pas tué de gens. Chez nous, en 1959, il n'y a pas eu de

massacres. C'est en 1963 qu'il y a eu des massacres au Bufundu. Et ces massacres ont emportés mes oncles maternels ainsi que ceux qui étaient appelés mes oncles paternels et mes tantes. Cela s'est passé au Bufundu seulement. Et ils jetaient les gens dans la rivière Mwogo, d'autres dans la rivière Ukalala. Chez moi, c'était frontalier de la rivière Rukarara et Birukume, est-ce que tu connais ces rivières ?

VK : Oui je connais, mais moi je ne connais que Mwogo.

BB : Mwogo passait tout près, tout près de l'endroit où j'habitais.

VK : Donc, 1963, tu l'as connu et tu as su ce qui s'est passé ?

BB : Oui, je connais entièrement ce qui s'est passé en 63 et même en 59.

VK : Dis-nous quelque chose sur l'année 63.

BB : Les événements de l'année 63 ne sont jamais arrivés jusque chez nous. Ils ne sont jamais arrivés à l'endroit appelé Butare. En 63, les massacres ce sont limités au Bufundu, et c'est là qu'ont été massacrés mes oncles paternels et maternels avec mes tantes. Et ça s'est arrêté là-bas. Et le préfet de l'époque s'appelait Muhamagari, tu vois que je me rappelle bien. Chez nous, à Butare, il n'y a pas eu de massacres.

VK : Et vous n'avez pas vu de corps dans les rivières ?

BB : Si, nous en voyions dans la Mwogo et l'Akarara. Nous en voyions tout le temps et nous n'avons pas revus les nôtres. Ce qui fait que les gens de chez nous ont été tués en grand nombre, c'est que les gens de chez nous ont été massacrés en premier en 1994. Et nous nous sommes dit que c'était les massacres habituels du Bufundu, que ça ne nous concernait pas. Chez nous, nous sommes voisins de la colline Bukoni, et nous avons vu Bukoni brûler. Gitabule a brûlé. Kinaze a brûlé et nous nous exclamions : « *Voilà Bufundu. Bufundu maudit, voilà tes histoires de violence qui n'en finissent pas !* ». Mais cette fois-là, nous avons vu peu de temps après notre village brûler. En peu de temps, on nous a dit qu'à Gasharu de Kabuye, quelqu'un venait d'être tué. Nous avons demandé qui a tué cette personne et on nous a dit ce sont des Hutu. Et on a dit : « *Mais pourquoi est-ce que maintenant ils brûlent les maisons des Tutsi ?* ». Et on nous a dit : « *Oui, mais c'est comme ça, ça doit se passer comme cela* ». Un monsieur s'est présenté, il était ivre et il a dit à mon mari : « *Mais c'en est fini de vous !* ». Et lui a dit : « *Qu'est ce qui se passe, c'en est fini de nous comment ?* ». Et l'autre lui a rétorqué : « *Nous avons vécu ensemble en amis et tu m'a même donné des vaches mais là, c'est fini. Fuis très vite, fuis très vite parce que là c'est fini. Laisse tes vaches et fuis très vite* ». Là, c'était dimanche et le lundi, nous sommes partis à la paroisse de Simbi. Avant d'arriver à Simbi, deux personnes étaient mortes et ils massacraient les gens tout le long du chemin. Nous sommes donc arrivés à Simbi lundi. Le lendemain, mardi, nous y sommes restés, les gens préparaient de la nourriture avec les vivres. Les gens préparaient de la nourriture dans des sortes de petits récipients en fer ramassés un peu partout. On faisait aussi de la nourriture dans des fûts. Nous avons passé une semaine. Durant la semaine, il est venu de très nombreux gens, beaucoup de vaches. Simbi était plein, les enseignants étaient logés dans des chambres mais nous, nous

couchions à la belle étoile. Et le dimanche, ils sont venus, ils ont rassemblé tout le monde, ils ont sorti ceux qui étaient dans les chambres, ils ont dit : « *On ne veut personne dans les chambres !* ». Et ils nous ont tous poussé dans l'église. Et lundi matin, la guerre éclata [les attaques contre l'église, NdT].

VK : Qui est ce qui dirigeait les attaques là-bas ?

BB : Là-bas à Simbi, celui qui dirigeait les attaques était le bourgmestre de ce lieu.

VK : C'était quoi son nom ?

BB : C'était Habineza fils de Ngurumbe. Je ne me souviens pas de son prénom, mais je connaissais son père.

VK : Et on ne sait pas ce qu'il est devenu ?

BB : Personne ne sait jusqu'à présent où il est parti.

VK : Et c'est lui qui vous avait poussé dans l'église ?

BB : Oui, c'est ça. C'est le bourgmestre de Maraba qui nous poussait où nous devions fuir.

VK : Vos assassins, c'étaient des Interahamwe ou c'étaient des soldats ?

BB : Il y avait aussi des gardes présidentiels. Il est venu des Interahamwe, des GP et mes vaches ont été abattues le dimanche. Et ils ont commencé à les manger. Les GP se sont moqués d'eux en disant : « *Vous manger les vaches avant d'avoir tué leurs propriétaires !* ». Et c'était les GP qui disaient cela aux Hutu. Les Hutu s'étaient emparés de toutes les vaches qu'il y avait là-bas à Simbi et avaient commencé à les manger là, sous nos yeux. Les vaches ont donc été abattues le dimanche et le lendemain, ça a été le massacre des personnes. Lundi et mardi. Pour le reste, je ne sais plus ce qui s'est passé.

VK : Donc, toi, tu ne connais que ce qui s'est passé les deux jours ?

BB : Moi, ce que je sais, c'est ce qui s'est passé le dimanche quand ils ont abattu les vaches et qu'ils nous poussaient vers l'église, et le lundi quand ils nous ont attaqués.

VK : Tu n'as pas dit que vous aviez passé là-dedans ?

BB : Non, la semaine, nous l'avons passée à l'extérieur. Seuls des enseignants et les enseignantes logeaient dans des chambres et ils les ont fait sortir et les ont mis avec nous.

VK : Qui vous a ordonné d'aller dans l'église ?

BB : Il semblerait que ce soit le préfet de la région qui a ordonné que nous allions à l'église pour nous protéger. Et nous sommes tous entrés, y compris les petits enfants. Et on a interdit aux gens qui nous rendaient visite de recommencer. Car durant cette semaine, les gens de

chez nous, les Hutu de chez nous, venaient nous rendre visite. Ils nous rendaient visite et nous apportaient à manger. On voyait qu'ils gardaient l'amitié et qu'ils étaient compatissants. Et nous, on se disait que rien d'autres ne se passerait. Alors ils leur dirent qu'ils n'avaient plus le droit de venir nous voir, qu'ils ne pouvaient plus rien nous apporter, que nous étions désormais sous la protection de l'Etat. Et c'est comme ça qu'ils nous ont tués alors.

VK : Et quand ils disaient qu'ils allaient vous protéger ils voulaient vous protéger avec quoi ?

BB : Justement, ils nous ont poussés dans l'église pour nous y protéger. Et aussitôt qu'ils nous ont amené à l'église, ils ont commencé à amener des gens pour nous tuer et c'est comme ça qu'ils nous ont massacrés.

VK : Et le curé dont tu nous as parlé ?

BB : On disait qu'il était venu pour baptiser les enfants ce lundi-là.

VK : Et il venait d'où ? Il n'habitait pas là ?

BB : Si, il habitait là. C'était le curé de Simbi. Et ce lundi très tôt, on a appris que les sœurs ont été massacrés et aussi notre prêtre qui n'était pas celui-là. Alors le prêtre s'est présenté à l'église et il a dit qu'il voulait baptiser les enfants pour qu'ils ne meurent pas avec le péché originel. Et lorsque les assaillants ont commencé à attaquer l'église, il a mis les mains hautes et il est sorti. Je n'ai pas su où il est allé. Je ne sais pas où il est parti alors ne me demande plus rien car la suite je ne la connais pas. Je ne sais pas ce qui s'est suivi, je ne connaissais pas les curés, le seul que je connaissais c'était un certain Moutsar, un Blanc. Je ne connaissais que le père Moutsar, un Blanc que je connaissais quand j'étais petite. Et ce prêtre, il aimait les patates douces grillées au feu. Sinon, je n'ai pas connu les prêtres parce que je n'étais pas baptisée à l'époque.

VK : Et le père Moutsar, tu l'as connu où ?

BB : A Simbi.

VK : Donc toi tu n'allais pas souvent chez les prêtres ?

BB : Non, parce que moi, je n'étais pas catholique, moi j'étais protestante. J'ai été baptisée à Kigeme, j'ai été protestante depuis le début et je le suis restée, je suis toujours protestante.

VK : Alors comment connais tu le père Moutsar ?

BB : C'était un prêtre blanc qui venait visiter les catholiques sur la colline. Et quand il venait sur la colline, les gens disaient : « *Le père Moutsar arrive, il faut lui préparer les patates douces grillées car il aime beaucoup ça* ». C'était des patates nsetsagatebo. Le prêtre aimait les patates grillées, c'était quelqu'un de très ventru, Moustar. Je le connaissais, je l'avais vu. Sinon, je n'ai pas fréquenté de prêtres catholiques car j'étais protestante.

VK : Et ton mari a été tué aussi à l'église de Simbi ?

BB : Oui, lui aussi a été tué à l'église de Simbi et lui aussi était protestant.

VK : Il avait quel âge ? Il était plus âgé que toi ?

BB : Oui, il était plus âgé que moi. Il était né en 38, il était plus âgé que moi de trois ans. Il était très grand et était corpulent, et il commençait à marcher le dos courbé à cause de sa haute taille et de sa corpulence. Et donc, il est parti avec les siens. Vous savez, cette photo, je ne la perdrais jamais et quand je pense à lui, je prends cette photo et je la regarde longuement, longuement. Cet enfant m'apportait de l'eau, m'apportait du bois, et il m'avait dit qu'il serait mon fils et ma fille. Je ne la perdrai jamais, je ne la perdrai jamais cette photo.

VK : Maintenant nous voudrions savoir comment tu vis, comment tu vois la vie, comment tu vis avec les voisins, comment tu vois le pays et son évolution.

BB : Ce qu'il devait m'arriver, à quoi je devrais ressembler aujourd'hui, ce n'est pas ce à quoi je ressemble réellement car normalement, je devrais être une désespérée car je n'ai aucun enfant, je n'ai personne pour me secourir ou me défendre. Mais en raison de l'aide que vous m'avez apportée, je suis belle, je ne suis pas moche. Ça m'a permis d'être heureuse, ça a changé mon apparence. Quand quelqu'un ne souffre pas de faim jour et nuit, il ne souffre pas, il essaie d'ignorer les malheurs et il se dit qu'il vit. Dans les circonstances d'après le génocide, je devrais passer mon temps à me dire que si j'avais un enfant encore, il m'aiderait, mais là où je n'ai plus d'enfants, vous avez été mes enfants et les gens qui peuvent me mépriser ne peuvent pas me mépriser. Vous voyez ce garçon ? Il vient de m'apporter de l'eau à 200 FRW le jerrycan. Et pourquoi j'ai ces deux jerrycans d'eau ? C'est parce que vous m'avez aidé et que vous me donnez de quoi l'acheter. J'en prends une partie pour abreuver ma vache et l'autre est pour moi. Ce n'est pas une vie méprisante, et je devrais mendier mais je ne mendie pas. Si je devais mendier, c'est là où je me sentirais malheureuse et penserais toujours à mes enfants. Là, je suis bien et aucun des voisins ne peut me haïr car je n'embête personne en mendiant quoi que ce soit, personne ne me hait car je ne demande à personne de l'eau ou de quoi manger. Et c'est là que je dis que je ne mène pas une vie misérable, et ça vient de vous. Je n'ai aucun problème avec mes nouveaux voisins, les gens du Bugesera sont très gentils. Quand tu es malade, ils te secourent, quand tu as besoin par exemple d'eau, tu les appelles et ils te donnent de l'eau. Bien sûr, il faut que tu leur donnes quelque chose car les gens d'ici sont très pauvres.

VK : Et comment vois-tu le Rwanda, la société rwandaise actuellement ?

BB : Qu'est-ce que tu voudrais que ça change dans ce pays ?

Fin de l'entretien.